

## JEAN COCTEAU.

L'exposition Jean Cocteau est présentée du 6 mai au 29 août 2004 au Musée des beaux-arts de Montréal. Cette rétrospective a été conçue par le Centre Pompidou (Paris) à l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Cocteau survenue le 11 octobre 1963. Il s'agit de la plus grande rétrospective à ce jour consacrée à Jean Cocteau. Poète, écrivain, critique, mais aussi cinéaste, dessinateur, peintre, animateur de la scène musicale française, Cocteau déploie, des années dix aux années soixante, une activité prodigieuse, diverse et féconde.


Cette exposition se propose de mettre en lumière une personnalité que le siècle passé, qu'il a pourtant contribué à modeler, n'a pas su pleinement reconnaître. Nous pourrions y découvrir près de sept cents oeuvres, souvent inédites (dessins, publications originales, photographies, peintures, sculptures, costumes...). Parmi celles-ci, on retrouve, entre autres, trente autoportraits: la série des **Mystères de Jean l'oiseleur**, série qui révèle l'obsession de cet homme à scruter le mystère de son visage dans le miroir.

En outre, l'exposition comporte de nombreuses installations audiovisuelles. De précieux documentaires sur Cocteau et son temps ainsi qu'un festival de films seront présentés. Nous pourrions voir ou revoir **La Belle et la Bête**, **Orphée**, **le Testament d'Orphée** et **L'Aigle à deux têtes**.

Quelles sont les fins de l'exposition ? Son parcours s'applique à réévaluer son oeuvre plastique, réaffirmer son rôle dans l'histoire du cinéma, restituer l'image d'une personnalité artistique infiniment complexe, irréductible aux chapelles et aux dogmes de son époque.

Qui est Jean Cocteau ? Voici un survol.

Enfant d'origine bourgeoise, que le suicide de son père troubla fortement, Jean Cocteau (1889-1963), doué pour le dessin et l'écriture, éprouve très tôt ses multiples talents. A vingt ans, il publie son premier recueil, *LA LAMPE D'ALADIN* (1909). Le théâtre, la musique, le ballet l'attire fortement. En 1917, il monte le ballet *PARADE* avec Satie, Picasso et le Ballets russes; il compose *LE BOEUF SUR LE TOIT* en 1920 avec Darius Milhaud, et *LES MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL* en 1921 pour le Groupe des Six . Il écrit pour la scène. Le théâtre de Cocteau est indissociable de son activité poétique, dont il constitue un aspect. Cherchant à vivifier les rapports des modernes avec la tragédie classique, il en offre des adaptations (*ANTIGONE*, 1928; *LA MACHINE INFERNALE*, 1934), centrées autour du mythe oedipien. Extraordinairement doué, il se disperse ensuite en de nombreuses oeuvres éclectiques: féerie médiévale (*LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE*, 1937), mélodrame (*LES MONSTRES SACRÉS*, 1940), DRAME ROMANTIQUE (*L'AIGLE*




À *DEUX TÊTES*, 1946). Toutefois c'est dans sa pièce de jeunesse, *ORPHÉE* (1926), que Cocteau touche au plus près de sa vérité, découvrant ici le mythe qui l'a hanté toute sa vie. Et c'est dans *LES PARENTS TERRIBLES* (1938) qu'il décrit le mieux son angoisse exaspérée de ne pouvoir se situer.

Il fonde la revue *Shéhérazade*, découvre que l'art moderne doit frayer des voies encore inconnues: témoignage de cet engagement *LE POTOMAK*(1918) ainsi que *LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE* (1918), transposition en vers brisés de ses souvenirs d'acrobatie aérienne, dédiés à Roland Garros. Poète avant tout, Jean Cocteau a le don de tout transformer à son contact: les êtres, la réalité, le roman. *THOMAS L'IMPOSTEUR* (1923), un récit à la manière de son ami Radiguet, évoque la guerre sur un ton de légèreté quelque peu provocateur. Avec *LES ENFANTS TERRIBLES* (1929), rédigés en dix-sept jours au cours d'une cure de désintoxication, l'auteur traite à la fois de l'enfance, de l'érotisme et de la mort, Les "enfants terribles" vivent dans une "chambre" où ils rêvent de s'évader hors du réel, où ils nourrissent leurs refus des valeurs adultes. Lâchés dans la rue, ils deviennent aussitôt insupportables: tout leur devient jeu, y compris le vol.

Qualifié tantôt (avec sympathie) d'animateur, tantôt d'amuseur, Jean Cocteau passe d'ordinaire pour une sorte de touche-à-tout génial qui aurait virevolté, sa vie durant, entre théâtre et poésie, roman, peinture et cinéma. Cette silhouette de funambule et cette réputation d'éclectisme sont également trompeuses. Parce qu'un préjugé tenace prétend cantonner le poète dans le maniement de l'alexandrin et du vers libre, on oublie que la poésie peut être le dénominateur commun d'arts ou de genres qui prennent un peu trop aisément le parti de s'ignorer: Cocteau classera lui-même son oeuvre en "poésie", "poésie de roman", "poésie de critique" et "poésie de théâtre". Parce que, en outre, un préjugé plus tenace encore continue de peser sur le "septième art", on est tenté de n'apercevoir, dans l'intérêt d'un auteur pour le cinéma, que le goût du divertissement ou celui de la publicité: ce qui n'a pas manqué de nuire, la jalousie des professionnels aidant, à la carrière de Cocteau dans ce domaine. Et pourtant le cinéma, auquel cet "amateur" se consacre de plus en plus à partir de 1945, marque l'aboutissement d'une oeuvre à laquelle il confère à la fois son unité profonde et sa plus grande efficacité.

"Puisque ces mystères nous dépassent, faisait dire Cocteau en 1921 au photographe des *MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL*, feignons d'en être l'organisateur." Tel est bien, pour ce poète trop à l'étroit dans un livre ou sur une scène, le grand avantage du cinéma: permettre d'organiser, dans toute son ampleur et dans toute sa diversité, le mystère. Mieux encore que le théâtre, le cinéma sera pour Cocteau (qui préfère parler de cinématographe), du "poème agi". Agi et non pas rêvé, car comme il le rappelle dans ses



*ENTRETIENS AUTOUR DU CINÉMATOGRAPHE* (1951), "le mystère n'existe que dans les choses précises". Cet homme qui passa pour léger conçut le cinéma comme un métier, et même comme le métier par excellence: métier d'artisan où le génie n'a chance de se manifester qu'en empruntant d'abord les voies de l'ingéniosité. Cocteau cinéaste n'a pas traduit sa poésie en une autre langue, il l'a recréée dans et par un langage nouveau. Et il n'est parvenu à cette transmutation que par un sens profond du cinéma et de ses ressources.

Cocteau confie rarement au laboratoire le soin d'exécuter ses truquages (le paysage en négatif qui apparaît dans *ORPHÉE* est une exception, et de l'aveu de l'auteur, une erreur): il les met lui-même en scène. Cocteau apporte la même attention, méticuleuse et presque maniaque, aux décors (des ruines de Saint-Cyr aux carrières des Baux en passant par le château de Raray, que de lieux extraordinaires n'a-t-il pas découverts!), et aux costumes (il fut remarquablement aidé sur ces deux points par Christian Bérard). Il a su défendre enfin une conception très personnelle du montage: "Mon premier soin, dans un film, confiait-il à André Fraigneau, est d'empêcher que les images ne coulent, de les opposer, encadrer et joindre sans nuire à leur relief."

Les films de Cocteau se classent à peu près en deux groupes. D'une part ceux dans lesquels le poète tente de donner une version cinématographique de son oeuvre théâtrale, d'autre part les créations originales, qu'elles s'appuient ou non sur un texte antérieur.

C'est avec *L'ÉTERNEL RETOUR* que Cocteau touche enfin le grand public. Le film, daté de 1943, est tourné en commun avec Jean Delannoy. Le public... Cocteau avait-il oublié l'audience de son oeuvre? Non, sans doute. Mais le voici plus sensible qu'auparavant à l'accueil qui lui est réservé. Le théâtre et le cinéma l'accaparent presque à eux seuls. Déjà, en 1938, "*LES PARENTS TERRIBLES* avaient renouvelé jusqu'à le transcender le genre boulevardier. Le public avait répondu, comme il répondra à *L'AIGLE À DEUX TÊTES*. Voici donc Cocteau en homme célèbre. On l'interroge à la radio, on commence la publication de ses "Oeuvres complètes", on l'élit à l'Académie française. Lui, cherche toujours. Il accompagne des tournées théâtrales où sont jouées ses oeuvres, il porte à l'écran ses grands drames de l'avant-guerre. Une figure s'inscrit, comme l'emblème d'une parfaite communion, au coin de toutes ces entreprises: celle de Jean Marais.

Jusqu'à sa mort, en 1963, Cocteau habita ces deux personnages qu'il voulut fondre en un: celui de l'artiste épris de toutes les formes, et celui de l'homme aimé et admiré de tous les publics. Il se fait peintre, encore, décorant la chapelle de Villefranche-sur-Mer ou celle de Saint-Blaise-des-Simples à Milly: sollicité de toute part, il accepte toutes les besognes.



Le onze octobre 1963, il s'éteint. L'homme éparpillé a-t-il conquis, sous les honneurs, son unité? Aux yeux des contemporains, certainement pas. Cocteau reste aujourd'hui, pour beaucoup, l'éclectique que ses dons perdirent, l'esprit foisonnant qui ne sut se fixer nulle part.

Cocteau garde en lui cette irréparable brisure qui sépare le brillant élève et l'artiste maudit. Comment comprendre l'oeuvre qui se fraye, sans interruption un chemin entre les deux, si ce n'est en faisant état d'une infaillible fidélité à soi-même? Le secret de l'exigence sans relâche est là. Celui de la douleur aussi.

Hedwidge Asselin,  
Historienne et critique d'art.

*© Tout droits réservés. Toute reproduction en tout ou en partie est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.*